



LE BRUIT DU TEMPS, 2014

Péter Nádas, trad. du hongrois par Georges Kassai

La Fin d'un roman de famille

ISBN 9978-2-35873-072-3

204 pages

8 €

RÉCITS
D'ENFANCE

LA FIN D'UN ROMAN DE FAMILLE

« Bien, je te parlerai de l'arbre, mais ferme les yeux et écoute. » Sous les noisetiers, les sureaux et les lilas, trois petits voisins jouent entre eux à « la famille ». Aujourd'hui, c'est Péter qui fait le père, Eva, la mère, et Gabor, leur enfant. Pendant qu'Eva s'agite autour d'une planche garnie de quelques casseroles hors d'usage posée en équilibre entre deux branches et que tous s'accordent à nommer « buffet », Péter doit raconter une histoire pour endormir leur enfant couché dans le foin. « Il était une fois un arbre, un arbre tout à fait particulier, qui avait une feuille. Il en avait mille autres, naturellement, mais la feuille dont je te parle maintenant n'était pas comme les autres et l'arbre se trouvait dans un jardin maudit. » Cette feuille est très singulière car elle s'agite même quand il n'y a pas un brin de vent, poursuit-il, elle semble vouloir nous dire quelque chose d'important mais que nous ne comprenons pas, car seul un breuvage magique permet d'entendre le langage des feuilles. Personne ne sait où se trouve le jardin, des tas de policiers le cherchent avec des chiens, mais nous seuls savons comment y aller... Et l'enfant de raconter, et nous de l'écouter comme si nous avions posé la tête sur ses genoux.

Cette scène familiale rejouée chaque jour dans les buissons qui séparent leurs maisons n'est certes pas représentative de ce que vivent ces enfants dans la réalité, puisqu'Eva et Gabor habitent seuls avec leur mère tandis que le narrateur est élevé par ses grands-parents paternels. « Dépêche-toi de finir ton histoire, papa, nous allons être en retard pour la soirée », lui crie maman Eva, « mais moi je n'étais pas pressé de finir mon histoire ». C'est que Péter se montre le digne descendant de son grand-père de quatre-vingt-quatre ans qui ne

cesse de lui conter toutes sortes d'histoires, vraies ou non, belles ou terrifiantes : « Je vais te raconter le bonheur de ma vie. Et il me parlait de son bonheur. Une autre fois : Je vais te raconter comment j'ai échappé à la mort ». Ainsi se succèdent, dans le désordre le plus extravagant, épisodes vécus lors de la Grande Guerre et contes fabuleux, récits bibliques et relations historiques, considérations philosophiques, conseils, raisonnements et paradoxes : « Ne cours pas après les absolus », « Ne sois pas impatient », « Il faut que tu sentes le bonheur en toi-même, et quand tu l'as, ne jamais le lâcher », « Écoute mais oublie tout »... Tout à fait incapable d'arrêter le flux de ses pensées, il abreuve de ses propos baroques un enfant qui est tout ouïe et n'en demande pas moins. Quand le grand-père s'endort et se tait enfin, son petit-fils reste encore à ses côtés, l'écoute respirer bruyamment « comme si toute la chambre respirait avec lui » jusqu'à ce que sa propre respiration se calque sur la sienne.

« Ne me regarde pas ! Écoute ! L'histoire que je vais te raconter n'a pas de fin. Elle continuera en toi et tu la transmettras à ton tour, si tu peux. » Ce jour-là, le long récit que fit le grand-père dans la chaleur et la pénombre du grenier, ce même jour extraordinaire où la grand-mère fit la queue pendant deux heures et revint du magasin d'alimentation avec un poisson, est celui de sa lignée fabuleuse : elle remonte à Siméon, fils de Jacob et de Léa, traverse les siècles, passe par Simon de Cyrène qui dut porter la croix du Christ et de la belle Rachel qui s'établit à Rome sous le règne de l'empereur Claude, se poursuit à Cordoue avec l'oncle Ruben... Avec cette épopée enchantée, inspirée de la Bible, de Plutarque, de l'histoire arabo-andalouse, suite ininterrompue de victoires et de défaites, de pogroms, de départs et de renaissances, et qui rutille de détails concrets et cocasses, il dote son petit-fils d'une généalogie légendaire. Aussi, la vraie rupture, la « fin du roman de famille »,

n'advient pas avec la mort successive des grands-parents, qui est dans l'ordre des choses, mais avec l'arrivée de Péter dans ce pensionnat pour enfants de dissidents, où l'interdiction de parler vient d'être décrétée pour deux jours, où chacun peut dénoncer son camarade en glissant son nom dans l'une des boîtes prévues à cet effet. À la vieille maison ancestrale emplie du bourdonnement des paroles de ses habitants s'oppose le pensionnat au silence contraint ; ce silence inquiétant dont le père de Péter est déjà porteur : quand il rend visite à sa famille à l'improviste – probablement exerce-t-il la fonction trouble d'indicateur ou d'espion –, non seulement il refuse toute discussion avec ce père dont il exècre le ton biblique et le langage fleuri, mais jamais aucune histoire à raconter à son fils ne lui vient à l'esprit. Lors d'un cauchemar, apparaît à Péter le visage d'un homme incapable de proférer un son : « Parmi les feuilles, un visage. Inconnu. Il ouvrit la bouche lentement, comme si cela lui faisait mal, voulut dire quelque chose, mais il faisait très sombre dans sa bouche. Il essayait vainement de parler. Alors, il étendit le bras et cueillit une fleur. »

Rêve et réalité s'entremêlent souvent dans la pensée de cet enfant qui reflète indirectement la situation de son pays, la Hongrie des années de fer. Ses cauchemars révèlent ses appréhensions – être agrippé, épié –, ses obsessions – dissimuler sa culpabilité, se justifier, fouiller et cacher –, toutes choses qu'il peut observer lui-même chez les adultes dans la vie diurne. La peur causée par la dictature vient se superposer à des peurs plus anciennes, à des croyances populaires : « Chaque fois que j'ouvrais une porte je me disais qu'il pouvait y avoir quelqu'un derrière. Ce quelqu'un était toujours derrière moi à m'observer. Peut-être m'observait-il d'une autre pièce, à travers le mur. Grand-mère m'a dit un jour que sa grand-mère à elle lui avait raconté l'histoire du serpent blanc qui vivait dans le mur de chaque maison.

La nuit, quand tout était silencieux, on l'entendait ramper dans le mur, et le manger. S'il sortait du mur, cela voulait dire que dans cette chambre quelqu'un allait mourir. » Peur et enchantement s'épaulent mutuellement et l'enfant avide regarde toutes choses, fasciné. Les faits le submergent sans qu'il puisse comprendre forcément ce qui les relie, produisant chez lui trouble et désorientation. Son identité même devient parfois incertaine et, pour ainsi dire, perméable : il se voit de l'extérieur, comme dans les rêves, ou étendu à la place de son grand-père sur son lit de mort et s'imaginant avoir un petit-fils qui le regarde. Son monologue intérieur, à la chronologie bouleversée, est fait de digressions, de parenthèses jamais refermées, un détail en appelant toujours un autre, une image éveillant inévitablement de nouveaux souvenirs, formant ainsi un texte totalement kaléidoscopique.

Péter Nádas écrit ce premier roman entre 1969 et 1972, à l'âge de trente ans, mais ne put le publier qu'en 1977 à cause de la censure (il fut traduit en français en 1991 chez Plon dans la collection « Feux croisés »). Deux immenses romans, qu'il mit trente ans à écrire, lui font suite : *Le Livre des mémoires* (Plon, 1998) et *Histoires parallèles* (Plon, 2012).

« J'ai l'impression d'écrire depuis toujours une autobiographie qui n'existe pas. Je ne sais plus ce qui est réel. » Né d'un père issu de la grande bourgeoisie et d'une mère d'un milieu très pauvre, né Juif et ne l'apprenant qu'à l'âge de huit ans, baptisé, fils de résistants devenus communistes après la guerre mais anéanti physiquement et moralement par le système, Péter Nádas n'est plus à une contradiction près. L'Histoire, si elle n'est pas convoquée directement dans son œuvre, est pourtant omniprésente par la manière dont elle influe sur les histoires privées, dont elle modèle les biographies, les modifie, les déforme de fond en comble, et même les disloque ou les brise. Lui-même dit avoir vécu dans sa chair l'insurrection et la répression

de 1956. Son père se donna la mort deux ans plus tard. « N'étant capable ni de me tuer ni de mourir d'aucune façon, j'ai dû me rabattre sur le travail. Travailler signifiait pour moi aligner dans un état de semi-conscience des phrases lisses, sûres et tranquilles, dont ni le sens, ni la ponctuation ne communiquaient absolument rien de mes véritables sentiments » (propos recueillis par Pierre Pachet). Et il est vrai que cette écriture fluide et ramifiée, à la confusion voulue et savamment orchestrée, hantée par le paradoxe et réfractant une lumière toujours changeante, ensorçèle véritablement le lecteur.

Que voulait donc nous dire la petite feuille qui s'agitait et nous faisait signe au bout de sa branche immobile ? Elle semblait acquiescer puis vouloir dire non. « Si nous l'avions compris, nous aurions pu rester dans le jardin et y vivre jusqu'à notre mort », conclut Péter. Comme nous en sommes sortis, il ne nous reste plus qu'à inventer et deviser, nous raconter, échanger des histoires quelles qu'elles soient. À la grand-mère qui reproche à son époux de parler devant l'enfant de choses qui le dépassent, par exemple du panthéisme de Spinoza ou de son éveil au désir charnel, celui-ci répond : « Devant l'enfant ? L'enfant sait tout ! L'enfant est habité par la vie, de même qu'une goutte d'eau est habitée par la mer ».

Françoise Le Bouar